

Quelques déclarations d'amour, en lien avec le chapitre sur *Roméo et Juliette*

1. La déclaration de Cyrano à Roxane: la scène du balcon *Cyrano de Bergerac*, d'E. De Rostand (drame du XIXe s.)

ROXANE.

Eh bien ! si ce moment est venu pour nous deux,
Quels mots me direz-vous ?

CYRANO.

Tous ceux, tous ceux, tous ceux
Qui me viendront, je vais vous les jeter, en touffe,
Sans les mettre en bouquets : je vous aime, j'étouffe,
Je t'aime, je suis fou, je n'en peux plus, c'est trop ;
Ton nom est dans mon cœur comme dans un grelot,
Et comme tout le temps, Roxane, je frissonne,
Tout le temps, le grelot s'agite, et le nom sonne !
De toi, je me souviens de tout, j'ai tout aimé :
Je sais que l'an dernier, un jour, le douze mai,
Pour sortir le matin tu changeas de coiffure !
J'ai tellement pris pour clarté ta chevelure
Que, comme lorsqu'on a trop fixé le soleil,
On voit sur toute chose ensuite un rond vermeil,
Sur tout, quand j'ai quitté les feux dont tu m'inondes,
Mon regard ébloui pose des taches blondes !

ROXANE, d'une voix troublée.

Oui, c'est bien de l'amour...

CYRANO.

Certes, ce sentiment
Qui m'envahit, terrible et jaloux, c'est vraiment
De l'amour, il en a toute la fureur triste !
De l'amour, — et pourtant il n'est pas égoïste !
Ah ! que pour ton bonheur je donnerais le mien,
Quand même tu devrais n'en savoir jamais rien,
S'il ne pouvait, parfois, que de loin, j'entendisse
Rire un peu le bonheur né de mon sacrifice !
— Chaque regard de toi suscite une vertu
Nouvelle, une vaillance en moi ! Commences-tu
À comprendre, à présent ? voyons, te rends-tu compte ?
Sens-tu mon âme, un peu, dans cette ombre, qui monte ?...
Oh ! mais vraiment, ce soir, c'est trop beau, c'est trop doux !
Je vous dis tout cela, vous m'écoutez, moi, vous !
C'est trop ! Dans mon espoir même le moins modeste,
Je n'ai jamais espéré tant ! Il ne me reste
Qu'à mourir maintenant ! C'est à cause des mots
Que je dis qu'elle tremble entre les bleus rameaux !
Car vous tremblez ! car j'ai senti, que tu le veuilles
Ou non, le tremblement adoré de ta main
Descendre tout le long des branches du jasmin !
(Il baise éperdument l'extrémité d'une branche pendante.)

ROXANE.

Oui, je tremble, et je pleure, et je t'aime, et suis tienne !
Et tu m'as enivrée !

CYRANO.

Alors, que la mort vienne !
Cette ivresse, c'est moi, moi, qui l'ai su causer !
Je ne demande plus qu'une chose...

CHRISTIAN, sous le balcon.

Un baiser !

[...]

ROXANE, s'avançant sur le balcon.

C'est vous ?
Nous parlions de... de... d'un...

CYRANO.

Baiser. Le mot est doux !
Je ne vois pas pourquoi votre lèvre ne l'ose ;
S'il la brûle déjà, que sera-ce la chose ?
Ne vous en faites pas un épouvantement
N'avez-vous pas tantôt, presque insensiblement,
Quitté le badinage et glissé sans alarmes
De sourire au soupir, et du soupir aux larmes !
Glissez encore un peu d'insensible façon :
Des larmes au baiser il n'y a qu'un frisson !

ROXANE.

Taisez-vous !

CYRANO.

Un baiser, mais à tout prendre, qu'est-ce ?
Un serment fait d'un peu plus près, une promesse
Plus précise, un aveu qui veut se confirmer,
Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer ;
C'est un secret qui prend la bouche pour oreille,
Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,
Une communion ayant un goût de fleur,
Une façon d'un peu se respirer le cœur,
Et d'un peu se goûter, au bord des lèvres, l'âme !

2. Chimène aime Rodrigue *Le Cid*, de Corneille (tragédie du XVIIe s.)

ELVIRE

Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore !

CHIMÈNE

C'est peu de dire aimer Elvire, je l'adore ;
Ma passion s'oppose à mon ressentiment ;
Dedans mon ennemi je trouve mon amant ;
Je sens qu'en dépit de toute ma colère,
Rodrigue dans mon cœur combat encore mon père.
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant :
Mais en ce dur combat de colère et de flamme,
Il déchire mon cœur sans partager mon âme ;
Et quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir
Je ne consulte point pour suivre mon devoir ;
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige.
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige ;
Mon cœur prend son parti ; mais, malgré son effort,
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

ELVIRE

Pensez-vous le poursuivre ?

CHIMÈNE

Ah ! cruelle pensée !
Et cruelle poursuite où je me vois forcée !
Je demande sa tête, et crains de l'obtenir :
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir !

ELVIRE

Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique ;
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE

Quoi ! mon père étant mort et presque entre mes bras,
Son sang criera vengeance, et je ne l'orrai pas !
Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Sous un lâche silence étouffe mon honneur !

ELVIRE

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable ;
Contre un amant si cher Vous avez assez fait,
Vous avez vu le roi ; n'en pressez point l'effet,
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÈNE

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge ;
Et de quoi que nous flatte un désir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE

Mais vous aimez Rodrigue, il ne peut vous déplaire.

CHIMÈNE

Je l'avoue.

ELVIRE

Après tout que pensez-vous donc faire ?

CHIMÈNE

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

3. "Cantique des Cantiques", d'Aragon (poésie du XXe s.)

Je te touche et je vois ton corps et tu respirez
Ce ne sont plus les jours du vivre séparés
C'est toi tu vas tu viens et je suis ton empire
Pour le meilleur et pour le pire
Et jamais tu ne fus aussi lointaine à mon gré

Ensemble nous trouvons au pays des merveilles
Le plaisir sérieux couleur de l'absolu
Mais lorsque je reviens à nous que je m'éveille
Si je soupire à ton oreille
Comme des mots d'adieu tu ne les entends plus.

Elle dort Longuement je l'écoute se taire
C'est elle dans mes bras présente et cependant
Plus absente d'y être et moi plus solitaire
D'être plus près de son mystère
Comme un joueur qui lit aux dés le point perdant.

Le jour qui semblera l'arracher à l'absence
Me la rend plus touchante et plus belle que lui
De l'ombre elle a gardé les parfums et l'essence
Elle est comme un songe des sens
Le jour qui la ramène est encore une nuit

Buissons quotidiens à quoi nous nous griffâmes
La vie aura passé comme un air entêtant
Jamais rassasié de ces yeux qui m'affament
Mon ciel mon désespoir ma femme
Treize ans j'aurais guetté ton silence chantant

Comme le coquillage enregistre la mer
Grisant mon coeur treize ans treize hivers treize étés
J'aurais tremblé treize ans sur le seuil des chimères
Treize ans d'une peur douce-amère
Et treize ans conjuré des périls inventés

O mon enfant le temps n'est pas à notre taille
Que sont mille et une nuit pour des amants
Treize ans c'est comme un jour et c'est un feu de paille
Qui brûle à nos pieds maille à maille
Le magique tapis de notre isolement

J'ai passé dans tes bras l'autre moitié de vivre

Quand dans le jour premier entre les dents d'Adam
Dieu mit les mots de chaque chose
Sur sa langue ton nom demeura m'attendant
Comme l'hiver attend la naissance des roses

O ma lèvre hirondelle

Je suis comme celui qui vint sur la colline
Et prit une perdrix dans ses mains par hasard
Il est là ne sachant que faire de sa chance
Ah que la plume est douce et cette peur qui bat.
Ne me parle de la mer
A moi qui t'ai toute la vie chantée
Ne me parle pas de ta mère
A moi qui t'ai toute la vie portée

D'un tournant la forme masquée
Ton visage dans l'autre sens
Ton pas ta voix tout m'est absence
Tout m'est un rendez-vous manqué.

Ce double mystère parmi
Les connaissances triomphantes
Ma femme sans fin que j'enfante
Au monde par qui je suis mis.

4. La lettre de Pâris à Hélène

Les Héroïdes, d'Ovide (Recueil de lettres d'amour fictives, Antiquité romaine)

Le fils de Priam t'envoie, fille de Léda, un salut qu'il attend de toi, que tu peux seule lui donner. Dois-je parler, ou bien ma flamme, qui est connue, a-t-elle encore besoin de se déclarer, et mon amour s'est-il déjà manifesté plus que je ne voudrais ? J'aimerais mieux qu'il restât caché, jusqu'à ce qu'il me soit accordé des jours de bonheur, sans mélange de crainte.

Mais je dissimule mal : qui pourrait en effet cacher un feu que trahit toujours sa propre lumière ? Si tu attends toutefois que la parole te confirme la vérité, je brûle : tu vois ma passion dans ce mot qui te la révèle. Pardonne, je t'en conjure, à cet aveu, et ne lis pas ce qui suit d'un air sévère, mais avec celui qui sied à ta beauté.

Il m'est doux d'espérer que, puisque tu as relu ma lettre, tu pourras aussi me recevoir comme elle. Ratifie cet espoir, et que la mère de l'Amour, qui m'a conseillé ce voyage, ne t'ait pas en vain promise à mes vœux. Car, afin que tes torts ne viennent pas d'ignorance, c'est un avertissement divin qui m'amène, et une déesse puissante préside à mon entreprise. Le prix que je sollicite est grand, je le sais ; mais il m'est dû : Cythérée t'a promise à ma couche. Parti du rivage de Sigée, sous un tel guide, j'ai, sur la nef de Phéréclès, parcouru, à travers les vastes mers, des routes périlleuses. C'est à elle que je dus une brise complaisante et des vents propices : la mer est son empire, comme elle fut son berceau. Qu'elle persiste, et qu'elle seconde comme ceux de la mer, les mouvements de mon cœur ; qu'elle fasse arriver mes vœux au port où ils tendent.

Cette flamme, je l'ai apportée, je ne l'ai pas trouvée ici ; c'est elle qui m'a fait entreprendre un si long voyage. Car ce n'est ni la furie d'une tempête ni une erreur de route qui nous a fait aborder à ce rivage : la terre de Ténare était celle où se dirigeait ma flotte. Ne crois pas que je fende les mers avec un vaisseau chargé de marchandises (que les dieux me conservent seulement les richesses que je possède !). Je ne viens pas non plus, comme observateur, visiter les villes grecques : celles de ma patrie sont plus opulentes. C'est toi que je viens chercher, toi que la blonde Vénus a promise à ma flamme ; je t'ai désirée avant de te connaître : ton visage, mon imagination me l'a montré avant mes yeux ; la renommée fut la première qui me révéla tes traits.

Atteint par les traits rapides d'un arc éloigné, il n'est cependant pas étonnant que j'aime ; je le dois. Tel fut l'arrêt du Destin ; tu tenterais en vain de le changer ; un récit véridique et fidèle te l'apprendra. J'étais encore, par un retard de la délivrance, retenu dans les flancs de ma mère ; déjà ils allaient être allégés du poids qui les chargeait. Il lui sembla, dans les apparitions d'un songe, qu'il sortait de son sein une immense torche enflammée. Elle se lève épouvantée, et raconte l'effrayante vision de la sombre nuit au vieux Priam, qui en transmet aux devins le récit. Les devins déclarent qu'Ilion sera embrasé par le feu de Pâris. Cette flamme fut, comme elle l'est aujourd'hui, celle de mon cœur. Ma beauté et ma force d'âme étaient déjà, bien que je parusse sorti des rangs du peuple, l'indice de ma noblesse cachée.

Il est, dans les vallons boisés de l'Ida, un lieu solitaire, et planté de sapins et d'yeuses, où ne vont paître ni la paisible brebis, ni la chèvre amante des rochers, ni le boeuf paresseux au muflé épais. De là, du haut d'un arbre, j'étendais mes regards sur les remparts de Troie, sur ses demeures superbes et sur la mer. Tout à coup il me sembla que la terre tremblait, foulée par des pas : ce que je vais dire est vrai, quoique à peine vraisemblable. Devant mes yeux s'arrête, porté sur des ailes rapides, le petit-fils du grand Atlas et de Pléione (il m'a été permis de le voir ; qu'il me soit permis de rapporter ce que j'ai vu) ; dans la main du dieu était sa verge d'or. Trois déesses, Vénus, Pallas et Junon, posèrent à la fois sur le gazon leurs pieds délicats. Je restai interdit, et l'effroi dont je fus glacé hérissa ma chevelure. «Bannis tes alarmes, me dit alors le messager ailé ; tu es l'arbitre de la beauté ; mets fin au débat des déesses ; dis laquelle efface en beauté les deux autres». Pour m'interdire tout refus, il commande au nom de Jupiter, et s'élève soudain jusqu'aux astres par la route éthérée. Mon âme se rassure ; la hardiesse me vient aussitôt, et mes yeux ne craignent pas d'examiner chacune d'elles. Toutes étaient dignes de la victoire, et je craignais, comme juge, que toutes elles ne pussent la remporter. Déjà cependant l'une d'elles me plaisait davantage ; c'était, sache-le, la déesse qui inspire l'amour. Bientôt, tant elles brûlent de triompher, elles se hâtent d'influencer mon jugement par l'offre de dons magnifiques. L'épouse de Jupiter me promet un trône ; sa fille la valeur ; je doute moi-même si je veux être puissant ou courageux. Vénus me dit alors avec un doux sourire : «Que ces présents, Pâris, ne te séduisent pas ; l'anxiété, la crainte les accompagnent. Je te donnerai, moi, qui tu pourras aimer ; la fille de la belle Léda, plus belle encore que sa mère, je la livre à tes baisers». Elle dit ; j'applaudis également au don qu'elle me fait, et à sa beauté ; et elle remonte d'un pied victorieux vers le ciel.

Cependant mes destinées étant, je pense, devenues prospères, je suis, à des signes certains, reconnu pour un royal enfant. Ma famille, joyeuse de revoir un fils après un long espace de temps, met, ainsi que Troie, ce jour au nombre de ses jours de fête. Comme je te désire aujourd'hui, ainsi m'ont désiré des jeunes filles ; tu peux posséder seule celui que tant d'autres ont aimé. Ce ne furent pas seulement des filles de rois et de chefs, qui me recherchèrent ; je fus aussi pour les Nymphes un objet d'amour et de soucis. Dans quelle ville aurais-je à admirer un plus beau visage que celui d'Enone ? Après toi, Priam n'aurait pas eu de belle-fille plus digne de lui. Mais je n'ai que du dédain pour toutes ces beautés, depuis que je nourris l'espoir de t'avoir pour épouse, fille de Tyndare. C'est toi que voyaient mes yeux pendant la veille, mon imagination pendant la nuit, lorsque les paupières cèdent au sommeil paisible qui les vient clore. Que feras-tu présente, puisque, encore inconnue à mes yeux, tu me plaisais déjà ? Je brûlais, bien que le feu fût loin de moi.

Je n'ai pu garder plus longtemps l'espoir d'un bien qui m'est dû, sans faire franchir à mes vœux la route azurée des ondes. Les pins des campagnes de Troie tombent sous la hache phrygienne ; et avec eux tous les arbres utiles sur le mobile élément. Les cimes du Gargare sont dépouillées de leurs vastes forêts, et le sommet de l'Ida me fournit des poutres sans nombre. On fait fléchir les chênes destinés à la construction des vaisseaux rapides, et la carène courbée est garnie de ses flancs. On place ensuite les antennes et les voiles, qui pendent le long des mâts ; la poupe arrondie est ornée de dieux peints ; sur le vaisseau qui me porte, se fait voir, avec le petit Cupidon qui l'accompagne, l'image de la déesse caution de l'hymen qu'elle m'a promis. Quand on eut mis la dernière main à la confection de la flotte, elle reçut aussitôt l'ordre de sillonner les ondes égéennes. Mon père, ma mère, opposent leurs prières à mes vœux, et leur voix me retient près de la route que je voulais m'ouvrir. Ma soeur Cassandre accourt, les cheveux épars, au moment où déjà nos vaisseaux allaient mettre à la voile : «Où vas-tu ? s'écrie-t-elle ; tu rapporteras un incendie avec

toi : tu ignores quel vaste embrasement tu vas chercher à travers ces flots». Elle prophétisa vrai : j'ai trouvé les feux qu'elle m'a prédits ; un amour effréné brûle en mon tendre coeur.

Je m'éloigne du port, et, à la faveur des vents qui me poussent, j'aborde sur tes rivages, Nymphes de l'Oebalie. Ton époux me reçoit comme son hôte : ainsi l'avait encore arrêté la volonté suprême des dieux. Il me fait voir lui-même ce que Lacédémone entière offre de beau à voir et de rare ; mais je n'aspirais qu'à contempler tes charmes tant vantés, et mes yeux ne trouvaient plus rien qui les pût captiver. Je t'aperçus, je restai ravi ; et, dans mon admiration, je sentis naître au fond de mes entrailles le feu d'une passion nouvelle ; elle avait, autant que je m'en souviens, des traits semblables aux tiens, la déesse de Cythère, lorsqu'elle vint se soumettre à mon jugement. Si tu te fusses aussi présentée dans cette lutte, je ne sais si Vénus eût obtenu la palme. Aussi la renommée t'a-t-elle célébrée au loin ; aussi tes charmes ne sont-ils ignorés dans aucune région. Nulle part dans la Phrygie, et depuis les contrées qui voient se lever le soleil, il n'est de femme qui doive à ses attraits un nom égal au tien. M'en croiras-tu ? Oui, ta gloire est au-dessous de la réalité ; la renommée est presque calomnieuse sur ta beauté. Je trouve ici plus qu'elle n'avait promis, et ta gloire est vaincue par son objet même.

Aussi fut-elle légitime la flamme de Thésée, qui connaissait tous tes charmes, tu parus à ce héros une conquête digne de lui, lorsque, selon la coutume de ta nation, tu t'exerças nue au jeu de la brillante palestre, et que, femme, tu te mêlas aux hommes nus comme toi. Il t'enleva, et je l'en applaudis ; je m'étonne qu'il t'ait jamais rendue : un larcin aussi précieux, il devait le garder toujours. On eût retranché cette tête de mon cou sanglant, avant de t'enlever à ma couche. Que mes mains consentent jamais à te quitter ! Que je souffre qu'on t'arrache de mon sein, moi vivant ! S'il eût fallu te rendre, j'eusse du moins auparavant conquis sur toi quelque droit ; Vénus ne m'eût pas vu rester entièrement oisif ; je t'eusse ravi ou ta virginité ou ce que l'on pouvait te ravir sans y porter atteinte.

Livre-toi seulement, et tu apprendras quelle est la constance de Pâris. La flamme seule du bûcher verra finir ma flamme. Je t'ai préférée aux royaumes que m'a promis naguère la soeur et l'épouse puissante de Jupiter ; afin de pouvoir enlacer mes bras à ton cou, j'ai dédaigné le don de la valeur, que me faisait Pallas. Je n'en ai point de regret, et je ne croirai jamais avoir fait un choix insensé. Mon âme, ferme dans ses vœux, y persiste encore. Seulement ne permets pas que mon espérance soit vaine, je t'en conjure, ô digne objet de tant de soins et de poursuites. L'hymen que je désire ne fera pas dégénérer ta noble famille, et tu ne rougiras pas, crois-moi, en devenant mon épouse. Tu trouveras dans ma race, si tu la veux connaître, une Pléiade et Jupiter, sans parler de mes ancêtres intermédiaires. Mon père tient le sceptre de l'Asie, région fortunée que nulle autre n'égale, et dont on peut à peine parcourir l'étendue immense. Tu verras d'innombrables cités et des palais dorés, et des temples qui te paraîtront dignes de leurs dieux. Tu verras Ilion et ses remparts que flanquent de superbes tours, et qu'éleva la lyre harmonieuse de Phébus. Te parlerai-je de la foule et du nombre des habitants qu'on y voit ? A peine cette terre peut-elle porter le peuple qui l'habite. Les femmes troyennes accourront à ta rencontre en troupes épaisses : notre palais ne pourra contenir les filles de la Phrygie. Oh ! que de fois tu diras : «Combien notre Achaïe est pauvre !» Une seule maison, une seule, possèdera les richesses d'une ville.

Ce n'est pas que j'aie le droit de mépriser votre Sparte : la terre où tu es née est heureuse à mes yeux. Mais

Sparte est parcimonieuse ; tu es digne, toi, d'être richement vêtue : cette terre ne convient pas à une telle beauté. Il faut faire servir à tes charmes et les plus magnifiques parures renouvelées sans fin, et ce que le luxe peut inventer de raffinements. Quand tu vois l'opulence qu'étaient les hommes de notre nation, quelle crois-tu que doive être celle des femmes dardaniennes ? Seulement, montre-toi facile à mes vœux : fille des campagnes de Thérapné, ne dédaigne pas un époux phrygien. Il était phrygien et issu de notre sang, celui qui, maintenant mêlé aux dieux, leur verse le nectar dont ils s'abreuvent. Il était Phrygien l'époux de l'Aurore ; elle l'enleva cependant, la déesse qui marque à la nuit le terme de sa carrière. Il était Phrygien aussi cet Anchise, auprès duquel la mère des légers Amours aimait à se reposer sur le sommet de l'Ida.

Je ne pense pas non plus que Ménélas, si tu compares nos traits et notre âge, puisse, à ton jugement, m'être préféré. Je ne te donnerai certes pas un beau-père qui fasse fuir le brillant flambeau du Soleil, qui en contraigne les coursiers effrayés à se détourner d'un festin ; Priam n'a pas un père ensanglanté du meurtre de son beau-père, et qui ait marqué d'un crime les ondes de Myrto. Notre aïeul ne poursuit pas des fruits dans celles du Styx, et ne cherche pas de l'eau dans le sein même des eaux. Qu'importe cependant si leur descendant te possède, si dans cette famille Jupiter est forcé de porter le nom de beau-père ?

O crime ! Cet indigne époux te presse des nuits entières dans ses bras, et jouit de tes faveurs. Moi, hélas ! je ne puis t'apercevoir que quand la table vient d'être enfin dressée ; et encore combien ce moment m'apporte-t-il d'angoisses ! Puissent mes ennemis assister à des repas tels que ceux que je subis souvent, lorsque le vin est servi ! Je maudis cette hospitalité, lorsque, sous mes yeux, il passe autour de ton cou ses bras grossiers. La jalousie me déchire, faut-il tout dire enfin, lorsque, couvrant ton corps, il le réchauffe sous son vêtement. Quand vous vous donniez, en ma présence, de tendres baisers, je prenais ma coupe, et la plaçais devant mes yeux. Je les baisse, lorsqu'il te tient étroitement serrée ; et les aliments s'accumulent lentement dans ma bouche qui les refuse. Souvent j'ai poussé des soupirs, et j'ai remarqué qu'à ces soupirs tu ne retenais pas un rire folâtre. Souvent j'ai voulu éteindre dans le vin mon ardeur ; mais elle ne faisait que s'accroître, et mon ivresse était du feu dans du feu. Pour n'être pas témoin de maintes caresses, je détourne et baisse la tête ; mais tu rappelles aussitôt mes regards. Que faire ? je l'ignore ; ce spectacle est pour moi un tourment ; mais un tourment plus grand encore serait d'être banni de ta présence. Autant que me le permettent mes forces, je tâche de cacher cette frénésie, mais il est cependant visible, cet amour que, je veux dissimuler.

Non, je ne t'en impose point : tu connais ma blessure, tu la connais, et plutôt au ciel qu'elle ne fût connue que de toi ! Ah ! que de fois, près de verser des larmes, j'ai détourné la vue, de peur qu'il ne me demandât la cause de mes pleurs ! Ah ! que de fois, après avoir vidé ma coupe, j'ai raconté les amours de jeunes coeurs, en tournant, à chaque mot, mon visage vers le tien ! C'était moi que je désignais sous un nom supposé ; j'étais, si tu l'ignores, j'étais moi-même l'amant véritable. Bien plus, afin de pouvoir employer des termes plus passionnés, j'ai plus d'une fois simulé l'ivresse. La tunique flottante laissa, il m'en souvient, ton sein à découvert, et livra à mes yeux un accès vers ce sein nu, ce sein plus blanc que la neige éclatante, que le lait, et que Jupiter lorsqu'il embrassa ta mère. Tandis que je m'extasie à cette vue, l'anse arrondie de la coupe que je tenais par hasard s'échappe de mes doigts. Si tu donnais à ta fille un baiser, soudain je le prenais avec bonheur sur la bouche de la pure Hermione. Tantôt mollement couché, je chantais les antiques amours ; tantôt j'empruntais au geste son mystérieux langage. J'ai osé dernièrement adresser de douces

paroles à tes premières compagnes, Clymène et Ethra. Elles ne me parlèrent que de leurs craintes, et me laissèrent au milieu de mes pressantes prières.

Oh ! que les dieux, t'offrant pour prix d'une lutte solennelle, ne t'ont-ils promise à la couche du vainqueur ! Comme Hippomène emporta pour prix de la course la fille de Schoené, comme Hippodamie passa dans les bras d'un Phrygien, comme le fougueux Alcide brisa les cornes d'Achéloüs, quand il aspira, ô Déjanire, à tes faveurs ; mon audace eût, aux mêmes conditions, produit des hauts faits, et tu saurais être pour moi le gage d'une victoire difficile. Il ne me reste plus maintenant, belle Hélène, qu'à te supplier, qu'à embrasser tes genoux, si tu y consens. O toi ! l'honneur, ô toi ! aujourd'hui la gloire des deux jumeaux ! O toi ! digne d'avoir Jupiter pour époux, si tu n'étais la fille de Jupiter ! Ou le port de Sigée me reverra avec toi mon épouse ou, exilé sur la terre de Ténare, j'y serai enseveli. Le trait n'a pas légèrement effleuré ma poitrine ; la blessure a pénétré jusqu'à mes os. C'était, je me le rappelle, une flèche céleste qui devait me percer ; cette prédiction de ma soeur s'est vérifiée. Garde-toi, Hélène, de mépriser un amour qu'autorisent les destins ; et puissent, à ce prix, les dieux exaucer tes vœux !

Beaucoup de choses me viennent à la pensée ; mais pour que notre bouche en ait plus à dire, reçois-moi dans ta couche pendant le silence de la nuit. La pudeur et la crainte t'empêchent-elles de profaner l'amour conjugal, et de violer les chastes droits d'une union légitime ? Ah ! dans ta simplicité que j'ai presque appelée grossière, penses-tu, Hélène, que ta beauté puisse ne pas faillir ? Il te faut cesser ou d'être belle ou d'être sévère. Une grande lutte est engagée entre la sagesse et la beauté. Ces larcins charment Jupiter ; ils charment la blonde Vénus. Ces larcins ne t'ont-ils pas d'ailleurs donné pour père le maître des dieux ? Si le sang de tes ancêtres a quelque vertu, fille de Jupiter et de Lédà, tu peux à peine demeurer chaste. Sois-le cependant alors que ma Troie te possédera ; ne sois, je t'en supplie, coupable que pour moi seul. Commettons maintenant une faute que le mariage expiera, si toutefois Vénus ne m'a pas fait une vaine promesse.

Mais ton époux t'y engage par sa conduite, sinon par ses discours, et il s'absente pour n'être pas un obstacle au furtif amour de son hôte. Il ne pouvait mieux choisir son temps pour visiter le royaume de Crète. O merveilleuse pénétration de cet homme ! Il partit, et dit en s'éloignant : « Prends soin à ma place, ô mon épouse ! de l'hôte phrygien, que je te confie ». Tu négliges, je l'atteste, les recommandations de ton mari absent. Tu n'as aucun soin de ton hôte. Crois-tu donc, fille de Tyndare, que cet homme imprudent soit capable d'apprécier le mérite de ta beauté ? Tu t'abuses, il le méconnaît ; et il n'abandonnerait pas à un étranger, s'il y attachait un grand prix, le trésor qu'il possède. Que si ma voix, que si mon ardeur ne te peuvent déterminer, l'occasion qu'il nous offre nous oblige à en profiter. Nous serons insensés, nous le serons plus que lui, si nous laissons s'échapper une occasion si sûre. C'est presque de ses mains qu'il te présente un amant ; profite de la simplicité d'un époux qui m'a confié à toi.

Tu reposes seule dans un lit solitaire, pendant la longueur des nuits ; seul aussi je repose dans ma couche solitaire. Que des joies communes nous unissent l'un à l'autre : cette nuit-là sera plus belle que le jour à son midi. Alors je jurerai par les divinités qu'il te plaira, et je me lierai par le serment solennel que tu m'aura dicté. Alors, si ma confiance n'est pas trompeuse, j'obtiendrai que tu viennes dans mon royaume. Si la pudeur et la crainte te retiennent, ce n'est pas toi qui paraîtras m'avoir suivi ; je serai coupable sans toi de

cet attentat : car j'imiterai le fils d'Egée et tes frères ; tu ne peux te rendre à un exemple qui te touche de plus près. Tu fus enlevée par Thésée ; les deux filles de Leucippe le furent par eux ; je serai le quatrième exemple que l'on citera. La flotte troyenne est prête ; elle est garnie d'armes et d'hommes ; la rame et le vent vont bientôt en accélérer la course. Tu traverseras, comme une reine puissante, les cités dardaniennes ; et les peuples croiront voir une divinité nouvelle. Partout où se porteront tes pas, la flamme exhalera le cinnamome, et la victime fera retentir, en tombant, la terre ensanglantée. Mon père et mes frères, mes soeurs et ma mère, toutes les femmes d'Ilion, et Troie tout entière, t'offriront des présents. Je te découvre, hélas ! à peine une faible partie de l'avenir : tu recueilleras plus d'hommages que ne t'en prédit ma lettre.

Ne crains pas, une fois ravie, que de terribles guerres nous poursuivent, et que la vaste Grèce arme contre nous ses forces. De tant de femmes qui se sont vues enlever, laquelle réclama-t-on les armes à la main ? Crois-moi, ce projet t'inspire de vaines alarmes. Les Thraces, sous la conduite de Borée, enlevèrent la fille d'Erechthée ; et les rivages bistonniens restèrent à l'abri de la guerre. Jason de Pagase emmena sur son vaisseau, invention nouvelle, la jeune fille du Phage ; et le sol thessalien ne fut pas en butte aux attaques de Colchos. Thésée, qui t'enleva, avait enlevé aussi la fille de Minos ; Minos cependant n'appela pas les Crétois aux armes. La terreur, dans ces circonstances, est d'ordinaire plus grande que le péril ; et ce qu'on se plaît à craindre, on rougit de l'avoir craint.

Toutefois, suppose, si tu le veux, qu'une guerre formidable s'élève ; j'ai quelque force, et mes traits sont mortels. L'opulence de l'Asie ne le cède pas à celle de vos contrées ; elle est riche en hommes, riche en coursiers. Ménélas, ce fils d'Atrée, n'aura pas plus de valeur que Pâris, et ne peut lui être préféré sous les armes. Presque enfant, j'ai enlevé leurs troupeaux à des ennemis que j'avais immolés, et je dois à ces hauts faits le nom que je porte. Presque enfant, j'ai, dans divers combats, vaincu de jeunes hommes, au nombre desquels étaient Ilionée et Déiphobe. Et ne pense pas que je ne sois redoutable que de près : ma flèche atteint le but qui lui est assigné. Peux-tu lui accorder des débuts et des exploits pareils ? Peux-tu attribuer au fils d'Atrée un art égal au mien ? Et quand tu lui donnerais tort, lui donneras-tu Hector pour frère, Hector qui seul tient lieu d'une armée ? Tu ne sais ni ce que je vaudrais ni ce que peut ma force ; tu ignores à quel époux tu dois être unie.

Ainsi, ou tu ne seras pas réclamée par un tumultueux armement, ou l'armée des Grecs devra céder à la nôtre. Je n'hésiterais pas cependant à porter le poids de la guerre pour une épouse aussi précieuse ; de grandes récompenses sont l'aiguillon des luttres. Et toi, si le monde entier se dispute ta conquête, tu acquerras dans la postérité un nom immortel. Seulement, espère et ne crains pas ; et, quittant ce séjour avec la faveur des dieux, exige en pleine assurance l'accomplissement des mes promesses.